

DRAC

DIRECTION RÉGIONALE
DES AFFAIRES CULTURELLES
OCCITANIE —

www.culture.gouv.fr/Drac-Occitanie

HISTOIRE DES LIEUX
HÔTEL DE GRAVE, MONTPELLIER



PRÉFET
DE LA RÉGION
OCCITANIE



Hôtel de Grave, Montpellier

photos ©Jean-François Peiré - DRAC Occitanie.

L'histoire des lieux

La réforme de l'administration territoriale de l'État, qui a accompagné la fusion des régions, a donné naissance le 1^{er} janvier 2016 à la DRAC Occitanie dont le siège a été fixé par le gouvernement à Montpellier. Dans un souci de proximité avec les institutions, les acteurs culturels et les collectivités, l'ensemble des compétences de la DRAC continue d'être exercé sur ses deux sites d'implantation Montpellier (hôtel de Grave) et Toulouse (hôtel Saint-Jean). La DRAC comprend en outre, dans chacun des treize départements, une unité départementale de l'architecture et du patrimoine (UDAP).

HÔTEL DE GRAVE, MONTPELLIER

HÔTEL PARTICULIER À LA LONGUE HISTOIRE...

L'hôtel a été bâti à l'emplacement de l'ancienne résidence des évêques de Maguelone, qui s'appelait, au Moyen Âge, l'*aula episcopali*. Les prélats ont occupé les lieux jusqu'au XVI^e siècle et leur présence a donné son nom à la rue de la Salle-l'Évêque. Durant les guerres de religion (XVI^e siècle), la résidence fut détruite et seule la rue conserve la mémoire de la résidence des évêques qui se dressait en ce lieu dès le milieu du XII^e siècle.

À partir du XVII^e siècle, le quartier attire la noblesse de robe qui y construit de nombreuses résidences. L'un d'eux, Jean de Sartre, s'installe dans l'îlot qui abrita jadis la résidence de l'évêque. Plus tard, sa demeure passe successivement à Louis de Vignes, puis à Henri François de Gave, enfin à Eugène d'Espous. Chacun y laisse son empreinte en faisant appel aux meilleurs architectes de leur temps : l'Orléanais Simon de Levesville (1600-1645), Augustin Charles Daviler (1653-1701), Léopold Carlier (1839-1922).

LA CONSTRUCTION INITIALE

Après avoir remembré plusieurs maisons, le conseiller à la cour des Comptes, Aides et Finances, Jean de Sartre, construit sa demeure au cours des années 1630, selon un projet attribué à l'architecte Simon Levesville. De cette époque sont conservées : la belle porte à frontispice s'ouvrant sur la rue de la Vieille-Aiguillerie, les voûtes d'ogives (en néo-gothique du XVII^e siècle) du rez-de-chaussée et les traces d'un escalier. Comme toutes les maisons de Montpellier, l'alimentation en eau était assurée par des puits.

LA DEUXIÈME INTERVENTION

À la fin du XVII^e siècle, après avoir remembré la demeure de Jean de Sartre et le terrain où s'élevait jadis la demeure épiscopale, Louis de Vignes, procureur à la cour des Comptes, Aides et Finances, sollicite Augustin Charles Daviler, un architecte formé dans l'agence de Jules Hardouin-Mansart. Il lui confie le remodelage de sa résidence. Daviler dessine alors le projet entre 1696 et 1697. Ces rénovations témoignent de l'évolution de l'architecture privée montpelliéraine des dernières décennies du XVII^e siècle. L'architecte se conforme au modèle de l'hôtel à la française avec un corps bas d'entrée et grand portail donnant accès à la cour d'honneur, un corps de logis entre cour et jardin. Les étages sont desservis par un escalier à quatre noyaux.



Escalier hôtel de Villarmois.



Salon de musique hôtel de Grave.



Salon hôtel de Grave.



Voûtes d'ogives du XVII^e siècle hôtel de Grave.



Vestibule d'entrée hôtel de Grave.

LES OCCUPANTS SUCCESSIFS

En 1741, Henri François de Grave acquiert la maison, mais n'y apporte aucune modification notable. Après la Révolution, Eugène d'Espous, receveur général du département de l'Hérault, en devient propriétaire, en 1822.

Du temps de la famille d'Espous, la demeure connaît plusieurs modifications réalisées entre 1869 et 1906. Celles-ci sont dues à l'architecte Léopold Carlier : la façade principale est modifiée, par l'ajout de demi-balcons, d'une marquise, d'un décor en céramique dans le fronton, etc. Le corps de logis est surélevé d'un étage couvert par un comble à brisis revêtu d'ardoises et de zinc. Le vestibule d'entrée et l'escalier sont couverts de lanterneaux pour les éclairer. Le tout donne au bâtiment une allure haussmannienne.

UN CADRE DE VIE BOURGEOIS

À la fin du XIX^e siècle, les d'Espous affichent leur réussite financière en renouvelant les décors intérieurs dans un goût relevant de l'éclectisme. On ne néglige ni les bronzes dorés, ni les peintures décoratives, ni les cheminées de marbres, etc. Plusieurs aménagements témoignent du luxe dans lequel vivait la famille : une salle de billard, un salon de musique...

Dans cette pièce se trouve une épinette, instrument à clavier et à cordes pincées par un bec de plume, comparé à une petite épine, d'où la disposition oblique des cordes. Cet instrument fut acquis par la DRAC pour les répétitions. Le célèbre claveciniste canadien, Scott Ross en a ainsi joué lors de son université d'été au château d'Assas.

L'HÔTEL DE VILLARMOIS

Vers 1885-1895, à la place de l'orangerie et des écuries du XVII^e siècle, Joseph Auguste d'Espous, bâtit un hôtel pour loger sa fille, Marie-Claire, vicomtesse de la Villarmois. Cette nouvelle résidence est attribuée à l'architecte Léopold Carlier qui intervient à peu près à la même époque sur l'ancien hôtel de Vignes. Là encore, le luxe est de mise avec ses lustres de cristal, ses miroirs, ses peintures, ses menuiseries et ses cheminées en marbre de Carrare sculptées à Marseille.

LE JARDIN

Le jardin occupe l'emplacement de l'ancienne Salle l'Évêque. Après son acquisition en 1696 par Louis de Vignes, Augustin Charles Daviler conçoit un jardin à la française, avec bassin et jet d'eau. Son emplacement était prévu selon le schéma habituel des hôtels entre cour et jardin ; mais la parcelle n'ayant pas la profondeur suffisante pour suivre une composition académique, il fut établi latéralement à la cour d'honneur.

Au XIX^e siècle, les propriétaires transforment l'espace en un petit parc à l'anglaise dans le goût romantique en y installant de fausses ruines, vestiges de colonnades.

Ces colonnes, portant une inscription latine, proviennent probablement d'un baldaquin de chœur ou d'un retable récupéré dans un édifice religieux disparu. Le marbre rose provient de Caunes-Minervois (tout comme les colonnes du Grand Trianon à Versailles).

LE TEMPS DE LA DRAC

Enfin, l'hôtel est acquis par la Caisse nationale des Monuments historiques le 4 juin 1971 et la Direction régionale des affaires culturelles y installe ses bureaux en 1979.

Le parc est restauré en 1984 dans l'esprit du XIX^e siècle : allées courbes et massifs autour d'un bassin rond. Les allées permettent de relier les deux hôtels. Cet espace est planté de buis, micocouliers, grenadier, cyprès, lauriers, néfliers, houx, pittosporum, palmiers, bambous, ainsi que d'un magnolia et d'un ginkgo biloba. Des parterres de fleurs odorantes, jasmin et chèvrefeuille, ainsi que des lierres ont aussi été ajoutés.

En 2006, les travaux de mise aux normes de sécurité de l'hôtel de Villarmois ont été achevés. Ces travaux ont minimisés les démolitions et le bâtiment principal a pu être conservé dans son organisation initiale : maintien d'un escalier monumental, d'un escalier en bois ouvragé et des couloirs de distribution.

L'immeuble situé à l'angle des rues des Écoles Centrales et Salle l'Évêque, anciens communs de l'hôtel de Vignes acquis par l'État, abrite de nos jours plusieurs services de la DRAC.

Par arrêté du 21 novembre 2012, sont inscrits au titre des Monuments historiques l'hôtel de Grave en totalité (avec ses pavillons d'entrée, son parc et sa cour), l'hôtel de Villarmois en totalité et l'immeuble dit hôtel de Noailles pour ses façades, toitures et escalier.

DRAC

DIRECTION RÉGIONALE
DES AFFAIRES CULTURELLES
OCCITANIE —

www.culture.gouv.fr/Drac-Occitanie

HISTOIRE DES LIEUX
HÔTEL SAINT-JEAN, TOULOUSE



Hôtel Saint-Jean, Toulouse : Saint Jacques en pèlerin,
milieu XIII^e siècle (galerie des enfeus)
photos ©Jean-François Peiré - DRAC Occitanie.

L'histoire des lieux

La réforme de l'administration territoriale de l'État, qui a accompagné la fusion des régions, a donné naissance le 1^{er} janvier 2016 à la DRAC Occitanie dont le siège a été fixé par le gouvernement à Montpellier. Dans un souci de proximité avec les institutions, les acteurs culturels et les collectivités, l'ensemble des compétences de la DRAC continue d'être exercé sur ses deux sites d'implantation Montpellier (hôtel de Grave) et Toulouse (hôtel Saint-Jean). La DRAC comprend en outre, dans chacun des treize départements, une unité départementale de l'architecture et du patrimoine (UDAP).

HÔTEL SAINT-JEAN, TOULOUSE

L'HÔTEL DES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM À TRAVERS L'HISTOIRE

Acquis par le ministère de la Culture en 1996, l'hôtel des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem fait depuis cette date l'objet d'investigations scientifiques, réunissant chercheurs de toutes disciplines (archéologie, anthropologie, archives, histoire, histoire de l'art...) chargés d'en enrichir l'historique.

ANTIQUITÉ ET HAUT MOYEN ÂGE

Les fouilles réalisées en 2003-2004, à l'emplacement du parking souterrain de l'hôtel Saint-Jean, ont mis au jour un vaste bâtiment construit au cours du 1^{er} siècle de notre ère, à l'angle de deux rues assez proches du forum, le centre de la ville. Ce bâtiment comportait des portiques le long des rues ainsi que deux grands bassins à l'intérieur ; il a été réaménagé à la fin de l'Antiquité, au cours du IV^e siècle, puis détruit. Vers l'An Mil, on trouve à son emplacement plusieurs silos voués au stockage de denrées agricoles.

MOYEN ÂGE

Grâce à plusieurs dons faits par la famille de Toulouse au début du XII^e siècle, les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont une des vocations est d'accueillir les pèlerins et de prodiguer des soins aux malades, ont pu s'implanter à Toulouse dans un quartier occupé principalement par un hôpital et deux églises : Sainte-Marie-de-la-Dalbade et Saint-Rémi.

Érigé en grand prieuré en 1315, l'établissement hospitalier fait partie d'un quartier très actif d'artisans et, parmi eux, le cordonnier Pierre Nègre, dont le souvenir est perpétué par une plaque de marbre gravée apposée dans le cloître du prieuré.

Enclos de murs, le site comprend alors un hôpital, l'église Saint-Rémi (qui prendra par la suite le vocable de Saint-Jean), un cloître dont la fouille a permis de retrouver le tracé et de localiser une de ses chapelles dite de Saint-Léonard, le logis des hospitaliers bordé de sept boutiques ouvrant sur la rue de la Dalbade, une puissante tour contenant les archives et les reliques ainsi qu'un cimetière dont les premières sépultures remontent au X^e ou XI^e siècle.



Atrium du bâtiment contemporain.



Façade de l'hôtel Saint-Jean (côté cour).



Fenêtres sur cour, œuvres de Cécile Bart (galerie du bâtiment ancien).



Voûte peinte de rinceaux en grisaille (accueil, ancienne salle du chapitre).

En 1160, l'évêque de Toulouse Raimond II, accorde aux Hospitaliers la permission de posséder un cimetière près de leur église Saint-Rémi. En théorie strictement réservé aux Frères, il accueille très tôt des laïcs donateurs de l'Ordre. L'étude des 1 869 sépultures découvertes lors des fouilles a livré des informations sur les pratiques d'inhumation : caveaux collectifs, tombes individuelles maçonnées, cercueils ou simples linceuls. L'étude des sujets inhumés a confirmé la présence de nombreux pèlerins et a permis d'identifier une population en majorité masculine ainsi que près de 400 sépultures d'enfants et d'adolescents.

Un autre lieu a également révélé la présence de sépultures : il s'agit d'une galerie de l'ancien cloître, qui conserve les quatre enfeus découverts en 1997. Édifiés aux XIII^e et XIV^e siècles, ils abritent des œuvres de toute première qualité, en particulier un sarcophage dont le couvercle sculpté, un « gisant », représente une descendante de Pierre de Toulouse, lieutenant du comte Raimond VII, lui-même inhumé dans l'enfeu voisin qui porte des peintures exceptionnelles par leur facture et leur état de conservation.

LES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Dans le courant du XV^e siècle de graves incendies frappent particulièrement ce secteur de la ville car la majorité des constructions étaient en pans de bois et torchis. Les campagnes de reconstruction se font en brique sur des parcelles plus grandes. Elles marquent un changement radical d'occupation de cet ancien quartier populaire. Le vieux prieuré, vétuste, n'échappe pas à la règle et il est entièrement reconstruit à partir de 1668, sous l'égide du grand prieur Paul-Antoine de Robin-Graveson. La conception du palais d'ordonnance classique est attribuée à Jean-Pierre Rivalz (1625-1706), architecte et peintre officiel de la ville de Toulouse. Lors de ces travaux, qui concernent le bâtiment donnant sur la rue de la Dalbade (porche, salle capitulaire, appartements, salon de réception), les lieux d'inhumation sont désaffectés et le cloître démolit.

En 1680, une seconde tranche de travaux ferme la cour à l'est avec la construction d'un bâtiment comportant une écurie voûtée et des chambres pour les collégiats. La majorité des décors peints fait partie de cette dernière campagne et a été réalisée pendant le priorat de François-Paul de Béon-Masses-Cazaux (1674-1687).

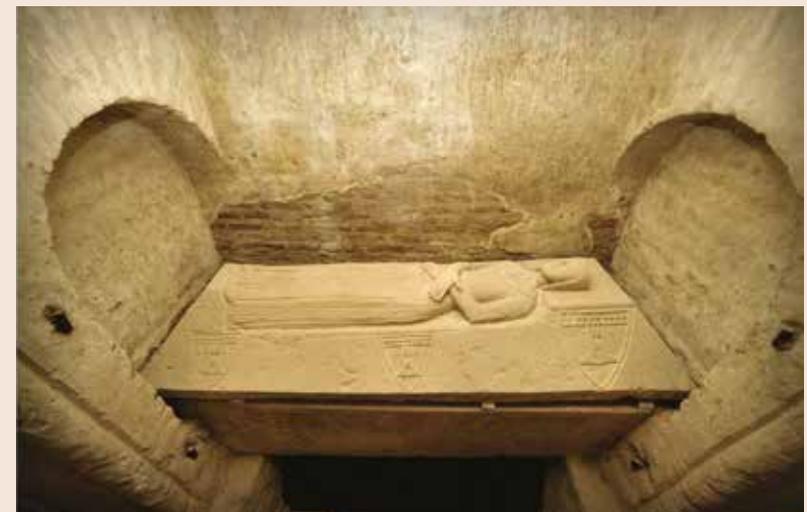
L'hôtel, déserté pendant la Révolution, est vendu en 1812 au « négociant » Labourmène qui entreprend des travaux pour installer un entrepôt de draperies, et qui fait détruire la tour des archives. L'église sera détruite en 1839, pour construire le bâtiment dont la façade sur la rue de la Dalbade prolonge de cinq travées, à l'identique, celle de l'hôtel du XVII^e siècle.

PÉRIODE CONTEMPORAINE

De 1903 à 1986, l'École supérieure de commerce investit l'ancien prieuré. En 1986 et 1990, une grande partie des bâtiments du XVII^e siècle est classée ou inscrite au titre des Monuments historiques, et en 2015, la totalité est classée. Le ministère de la Culture en devient propriétaire en 1996 et confie la maîtrise d'ouvrage à la société Munvez-Castel-Morel pour la rénovation, avec Bernard Voinchet, architecte en chef des monuments historiques.

Dans le projet de restructuration ont été associés trois artistes contemporains, Cécile Bart, Stéphane Calais et Philippe Poupet qui ont, par leurs œuvres installées dans quatre lieux, enrichi le patrimoine architectural et historique de l'hôtel Saint-Jean.

Installée depuis juillet 2005, la Direction régionale des affaires culturelles (site de Toulouse), enfin réunie sous un toit qui lui est propre, rend de nouveau accessible un bâtiment majeur de l'histoire régionale.



Gisant féminin sculpté sur le couvercle d'un sarcophage, fin XIII^e siècle (galerie des enfeus).